

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 16 (1940-1941)
Heft: 24

Artikel: Le parachutisme : nouvelle forme du combat moderne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-711962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans l'ordre du travail technique de notre armée, nous rappellerons la mise en état de défense renforcée de nos divers secteurs-frontière, les dispositions prises en raison de l'emploi au combat de l'aviation, des armes automatiques, des armes lourdes d'infanterie, des troupes cuirassées et mécanisées. La section de défense nationale de l'Exposition Nationale de Zurich avait d'ailleurs permis à notre peuple de se familiariser quelque peu avec les armes nouvelles dont nos unités avaient été dotées dans les mois qui précédèrent le conflit de septembre 1939. La première partie de la mobilisation a permis à nos troupes de campagne de parfaire leur instruction à ce propos, à nos troupes-frontière de parfaire la connaissance de leur secteur et des moyens défensifs mis à leur disposition. Et par la suite, les semaines et les mois de service actif nécessitèrent l'adaptation rationnelle de notre force armée aux innovations multiples que dévoila la guerre européenne.

*

Ces quelques remarques suffisent à souligner les grosses différences qui caractérisent dès maintenant la mobilisation de 1914 et celle de 1939, sur le plan du travail réalisé, et de la tâche qui s'offrait au commandement de l'armée et à nos troupes. En 25 ans, l'évolution de l'art militaire opéra des transformations complètes dans le cadre des conceptions, des doctrines et des moyens. De telles métamorphoses exigent déjà des armées de métier un labeur dont on devine l'envergure. Pour un pays aux ressources restreintes, et dont les cadres militaires professionnels sont d'un effectif naturellement limité, la tâche est d'autant plus rude. C'est là, à cette époque-ci, un aspect du problème qui mérite d'être signalé, et qui parle en faveur de notre commandement et de tous ceux auxquels les grosses responsabilités tant de l'instruction, de l'organisation, de la préparation, que de la direction de l'armée, furent données. A ces tâches quotidiennes, nécessitant des décisions parfois lourdes de conséquences, s'ajoutaient aussi pour beaucoup les problèmes posés par la situation économique, problèmes fort différents, mais impérieux eux également, tant il est vrai que la présence de l'uniforme ne pouvait totalement effacer l'urgence de nombreuses dispositions que réclamait la vie civile. La vie militaire devait marcher de pair avec notre existence industrielle, commerciale, artisanale, agricole.

Et c'est ici qu'apparaît, et qu'apparaîtra peut-être toujours davantage, tant dans les rangs de notre haut commandement, que dans ceux de notre commandement aux échelons inférieurs, le vaste problème posé par cette double vie, militaire et civile, en période de service actif. Problème d'autant plus délicat que le développement de la technique et de la tactique s'accroît à un rythme accéléré, et que la valeur de l'économie publique, l'essor de nos activités industrielles et autres, sont étroitement liés à notre défense nationale elle-même.

Ces quelques propos n'ont pour but que d'effleurer certains aspects des questions posées par dix-sept mois de mobilisation et de service actif. Ces mois de veille et de garde, d'instruction technique et tactique, ont souligné de façon toute particulière que l'art militaire est désormais une science faite d'adaptation extrêmement rapide aux circonstances et aux événements. Cette adaptation impose non seulement des connaissances techniques étendues, des moyens appropriés, mais également une grosse discipline collective.

Cette discipline de l'opinion publique, de cette masse anonyme que constitue la foule, auprès de laquelle la « guerre des nerfs », organisée ou non, facilitée ou non, joue un si grand rôle, est d'une importance capitale dans l'ordre de la défense nationale. La guerre actuelle a prouvé, plus que précédemment encore, la valeur essentielle du *moral* d'un pays. Si le combat exige des connaissances déterminées, des armes, et un judicieux emploi de certains moyens, il ordonne tout autant, de l'arrière et de l'avant, un *moral*, un *équilibre* et un *intellect sérieusement préparés*.

Certes, la mesure et la pondération d'un peuple sont des qualités qui doivent être façonnées, travaillées. C'est une éducation qui fait désormais partie de la préparation d'un pays à la défense nationale, et des dispositions arrêtées pour une résistance opiniâtre et résolue. Cet aspect de notre protection nationale doit être compris à sa juste valeur en Suisse. Et nous croyons utile de mettre l'accent sur ce sujet, à cette heure, alors que dix-sept mois de mobilisation nous ont permis de « faire le point », et de réaliser les améliorations qu'il sied d'assurer encore à notre défense nationale.

Cap. Ernest Naef.

L'enveloppement par la verticale

Le parachutisme: nouvelle forme du combat moderne

par le Lt. Verrey

Introduction

L'Intervention foudroyante

Le 10 mai 1940, à l'aube, les sentinelles du fort belge d'Eben-Emael, l'un des plus puissants de la ceinture fortifiée de Liège, virent tomber du ciel, au travers d'un nuage artificiel préalablement répandu par des avions, des hommes armés de mitraillettes et de grenades. Des appareils les avaient amenés presque sans bruit au-dessus de l'objectif. Avec une précision mathématique, comme dans un scénario monté à l'avance et réglé dans ses moindres détails, les parachutistes bloquent les tourelles du fort, bouchent meurtrières et ouvertures au moyen de puissantes charges explosives. Des lance-flammes obligent les courageux servants à quitter leurs pièces. En moins d'une journée la troupe était maîtresse du fort. L'héroïque garnison sortait avec les honneurs de la guerre.

A la même heure H de semblables détachements de chasseurs de l'air s'emparent des aérodromes hollandais, sautent dans les environs de Rotterdam, occupent routes, ponts, écluses d'importance stratégique, défilés et points de passage dans les Ardennes. L'occupation de ces objectifs vitaux permit le débarquement d'unités transportées par la voie des airs et l'arrivée des troupes blindées.

« L'enveloppement par la verticale » était entré dans sa phase active. Les parachutistes, par leurs interventions foudroyantes, ont une large part de succès dans les offensives allemandes. Les événements survenus en Hollande et en Belgique ont attiré les regards du monde sur cette nouvelle méthode de combat.

L'instrument, son histoire

Le film, la photographie, l'illustration, beaucoup de légendes, les faux bruits, une propagande soigneusement organisée ont popularisé le parachute. Ce que d'anciens tenaient pour jeux de cirque et qui éveilla une curiosité parfois malsaine dans des meetings à grand spectacle est devenu engin de guerre au service d'une nouvelle méthode de combat.

Appareil d'une simplicité extrême, mais de construction coûteuse et délicate: une couple de soie, percée d'un trou qui permet le passage de l'air et supprime les oscillations, une série de cordelettes unissent la surface de soie à un harnais composé d'une ceinture et de larges bretelles qui maintiennent bras et cuisses de l'homme.

Le parachute n'est pas récent. Archimède, peut-être, Galilée sûrement, se sont occupés du problème. Les Chi-

nois le connaissaient. Premiers acrobates du genre ils se lançaient du haut des tours. Au début du XIV^e un missionnaire français apporte en Europe un de ces curieux engins faits en papier. Léonard de Vinci, le prodigieux génie, invente un parachute de forme trapézoïdale, le baldaquin. Plans et dessins nous sont restés, on ignore s'il le construisit. Un siècle plus tard, en 1617, un Vénitien du nom de Dernachio, qui ne manquait pas de cran, se lance d'une tour avec un appareil de sa construction: un simple drap; il atterrit sain et sauf. Montgolfier découvre les singulières propriétés de l'air chaud. Ses premières machines quittent le sol à l'ébahissement des foules. Une inquiétude pourtant, l'engin descend vite, les risques d'incendie sont grands. Comment y remédier se demande l'astucieux constructeur? En Avignon, il se livre à des essais du haut d'une tour qui excitent les railleries et les lazzis des gazetiers. Les expériences réussissent pleinement. Un mouton déposé dans une corbeille, eut les honneurs des essais: la chute fut rapide mais l'atterrissage normal et le mouton quitte gaillardement sa corbeille. Début de la conquête de l'air, les premiers ballons s'envolent. Blanchard s'inquiète lui aussi des dangers d'incendie, catastrophiques à l'époque. Il croche un parachute à son ballon qu'une simple secousse suffira à libérer. La chronique raconte, qu'au cours d'une démonstration devant les Parisiens, Blanchard mit son chien dans un panier, le suspendit au parachute et le largua. Ce dernier descend. Peu de temps après l'aéronaute actionne la soupape. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en entrant dans un nuage d'entendre son chien japper. Il vit alors au sortir de la brume le parachute pris dans un courant ascendant et le chien hurler de plus belle.

Des prisonniers, dit-on, cherchèrent à s'évader avec des engins de leur construction. Le plus souvent l'aventure tourna mal.

Les précurseurs

Il faut s'arrêter aux frères Garnerin, précurseurs du parachute moderne et créateurs, si l'on peut dire, de l'aéronautique. En effet l'un d'eux saisit l'utilité du ballon captif comme engin d'observation. Napoléon le nomme inspecteur de l'Ecole militaire de ballons de Meudon. Titre qu'il ne garde pas longtemps. Mauvaise expérience en Italie, le transport des ballons est coûteux, surtout périlleux. Les chariots s'embourbent avec leur chargement de nacelle, d'enveloppe, d'instruments, la marche des convois en est ralentie, le matériel se perd ou arrive trop tard au combat pour être utilisé.

Du haut de leur ballon les frères Garnerin sautent. Leur réputation se répand en Europe. Leur exhibition se payait fort cher; les journaux sont pleins des récits sensationnels de leurs prouesses. Ils perfectionnent leur engin, l'agrandissent et abaissent son poids à 12 kg. L'exemple de la famille est contagieux, une nièce des célèbres frères reprend leur succession.

Plus tard, Marceroni, un Anglais, modifie la structure du parachute; un autre inconnu eut l'idée de ménager une ouverture au sommet, les dangereuses oscillations de la machine en l'air sont supprimées.

1850, le couple Poitevin étonne le monde, ils accrochent un trapèze à leur parachute et se livrent à de folles acrobaties.

«Madame» Poitevin eut longtemps le record du saut, 2000 m., ce qui représente des nerfs solides. Il est plus curieux de constater que ce record ne lui fut enlevé qu'en 1930 par une Allemande.

Premières expériences militaires

Il y a 60 ans exactement que le parachute attire les regards des autorités militaires. Ceci se passe en France. En 1880 un certain Jovis effectue une descente de 1000 m. devant une commission d'officiers français. L'histoire ne dit pas ce qu'en pensèrent ces Messieurs, probablement rien de bon. Neuf années plus tard l'armée allemande, à son tour, effectue des essais. A Schöenberg, un parachutiste américain disposant d'un matériel très moderne fait une exhibition devant des membres du Haut Etat-Major allemand. Parmi eux se trouve Schlieffen. Résultat inconnu, sûrement négatif. Il serait piquant de retrouver actuellement les conclusions déposées par l'Etat-Major du temps.

Fin du XIX^e, Baldwin, un Américain, étonne le monde. Acrobate, il se suspend à un trapèze fixé au parachute. Pendant toute la descente il travaille à la force de ses poignets, aucune ceinture ne le retient.

D'un ballon le saut est relativement aisé, d'un avion c'est une autre histoire. En 1912, à St-Louis, en Amérique, un courageux citoyen réussit ce tour de force; le parachute était lourd et encombrant, ajusté sur l'appareil lui-même où la place était déjà sérieusement mesurée. Au moment du saut les risques étaient grands de voir la voilure se prendre dans un des nombreux câbles ou haubans des engins de l'époque. En 1913, Pégoud saute depuis son Blériot à 200 m.; il atterrit sans accroch mais n'exprime pas le désir de recommencer tout de suite.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Alerte au cafard! (Permission de re-rigoler). Un volume de 144 pages avec des dessins humoristiques. *Editions Spes, Lausanne.*

Un nouveau livre gai. Sous son allure toute militaire, son titre est un cri de guerre qui appelle la défense et la bataille contre un insidieux ennemi: le cafard. Le livre tout entier marche contre lui et remporte la victoire finale, si bien qu'on peut enterrer le monstre à la dernière page. (J'ai vu porter en terre... par quatr' sous-officiers...) et l'image en est fort savoureuse. Ce joyeux recueil n'est donc qu'un grand éclat de rire: les histoires nouvelles abondent, témoignant du talent de nos humoristes inspirés par la vie militaire. De bonnes blagues et bons mots anciens sont habillés de neuf, rajeunis et colorés, ils font plaisir comme du nouveau. De petits couplets réalistes truffent parfois les proses ou servent de légende à certains dessins excellents. Menu réellement riche à «deux francs cinquante», il est composé pour satisfaire tous les goûts et chaque convive en aura pour son argent. On peut prédire à ce bouquin pittoresque le succès du précédent rappelé opportunément par le sous-titre: «Permission de re-rigoler».

Contes de Lavaux et du Jorat par *Henri Delacrétaz*. Préface de Rod. Rubattel. Un volume de 144 pages sous couverture en deux couleurs. Nombreuses illustrations de V. Marendaz. Editions Spes S. A., Lausanne. Prix fr. 2.75.

Les histoires de M. Delacrétaz racontent avec amour, des choses simples, cordiales, vécues entre Léman et Jorat, dans les étroites limites des jolis ruisseaux poissonneux, des sillons proches des bois, des vignobles et des caves où sans penser à mal, on boit trois verres au guillon. Ces contes plaisants sont de la bonne veine rustique vaudoise, ni trop haut, ni trop bas de goût, de saveur et de style. On y voit défiler des types très vivants et de tout acabit, depuis le célèbre colonel tonitruant, au gendarme si malin qu'il se fait rouler à chaque coup, en passant par les braconniers les plus réputés. Et la note émouvante même, n'est pas absente, voire cette merlette sifflant en manière de reconnaissance un refrain connu, sous le nez du vieux vigneron qui lui a sauvé d'un grand danger sa précieuse nichée. Sous sa couverture en couleurs, où domine sur la pente des vignes rapides, la vieille tour de Marsens, ce livre gai, rempli de dessins pittoresques, sera accueilli de bon cœur par tous les amis de nos vieux terroirs. Comme le dit si bien le préfacier: «en ces temps de ténèbres, rien de ce qui peut éclaircir les heures ne doit être négligé».